

LE SOIR

illustré

HEBDOMADAIRE



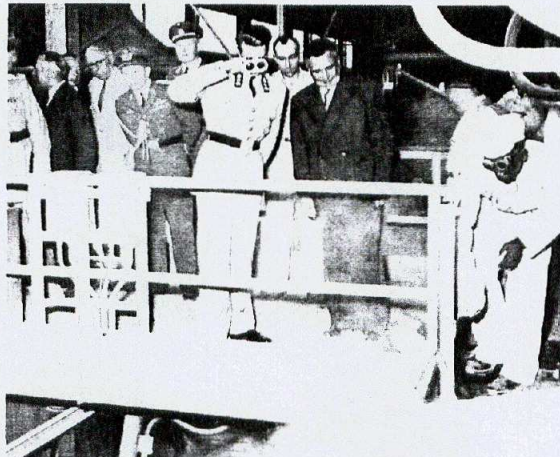
N° 1198
9 JUIN 1955
★
32 PAGES
8 Fr.
Congo belge : 9 fr.

A Bukavu, le Souverain a visité une case indigène. En sortant, il répond aux acclamations de la foule. (Voir pages 14 à 19.)

Le voyage du Roi se poursuit dans des foules qui l'acclament



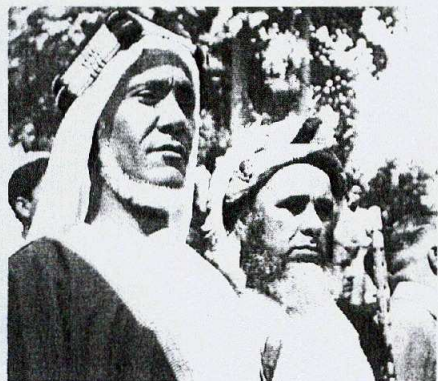
Le Roi s'est rendu dans la cité indigène d'Usumbura où une charmante fillette remit au Souverain une gerbe de fleurs, tout en faisant une gracieuse révérence.



Dans l'usine de l'Union Minière, à Jadotville, le Roi, se protégeant les yeux au moyen de lunettes spéciales, observe une coulée de cobalt.



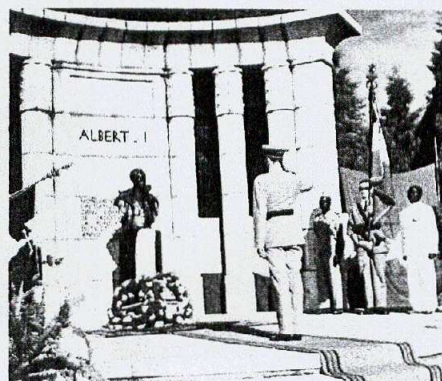
Femmes indigènes, autant de sourires au passage du Roi, à Usumbura, où des cadeaux furent offerts au Souverain, au milieu de la rumeur enthousiaste de la foule.



Devant la mosquée du quartier des Asiens, à Usumbura, des personnages aux vêtements somptueux attendaient le Roi et lui offrirent de nombreux cadeaux : statuettes en ivoire, des peaux, des tapis.



Escorté par les indigènes, le cortège royal gagne, par la route de terre rouge, la centrale et le barrage Delcommune, dont il visitera toutes les installations.



A Jadotville, le Roi s'est rendu au monument élevé à la mémoire d'Albert I^{er}. Le Souverain y déposa deux couronnes dont les rubans portaient son nom et celui du roi Léopold.

l'enthousiasme



Jadotville, dans la cité indigène : la voiture royale s'arrête un instant et le Souverain salue une fillette, et sa maman. La spontanéité de ces gestes du Roi, qui se renouvellent à chaque étape du voyage, ont vivement touché la population noire.



Jadotville, troisième ville du Congo : nouvelles heures d'enthousiasme. La foule en deux couleurs acclame le Souverain dès sa descente du train royal venant d'Elisabethville.



Dans le centre extra-coutumier d'Usumbura, des Noirs s'approchant en courant de la voiture royale, remettent au Roi des lettres et des fleurs. Quand ils hésitent, le Souverain leur fait signe de la main pour les encourager.

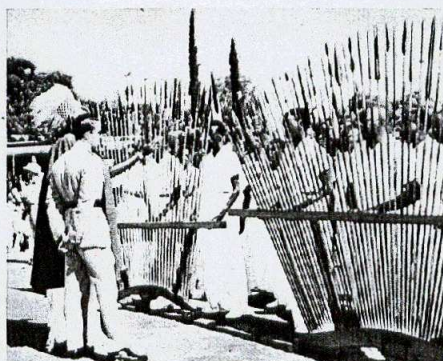
LE ROI AU CONGO (SUITE)



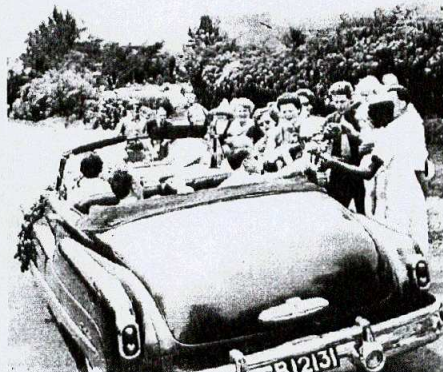
Assemblés en groupes, les indigènes vêtus en toile blanche, applaudissent au passage du Roi (près de Ngozi).



A Bukavu, chef-lieu de la province du Kivu, le Roi a reçu un nouvel accueil fait d'enthousiasme. Le Souverain et son escorte ont visité les environs et partout la population indigène se pressait sur son passage.

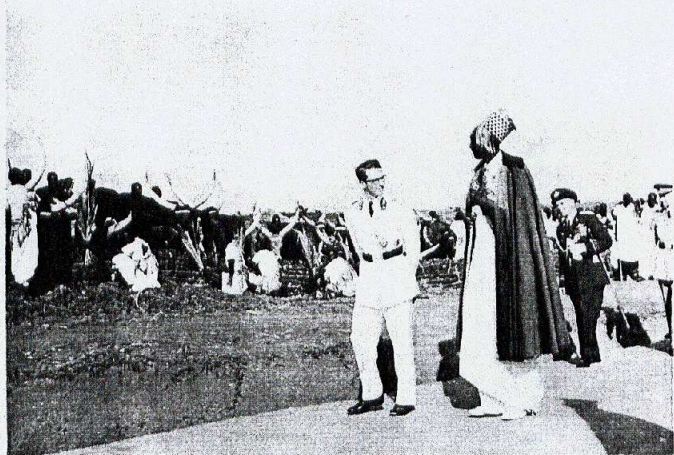


A Nyanza, les chefs des quarante-neuf chefferies du Ruanda, ont offert au Roi cent vingt lances, réunies en trois faisceaux, témoignage de respect et de soumission.



Sur la route du Kivu, des coloniaux attendaient le Roi qui fait arrêter sa voiture et reçoit un charmant hommage de fleurs et de souvenirs.

Brev
lude
du f



Le Roi et le Mwami visitent un élevage à Kigali. Un magnifique troupeau de vaches aux cornes immenses forme une haie décorative et pittoresque.



Kigali, dernière étape dans le Ruanda-Urundi : le Roi, accompagné du Mwami est encadré par un groupe de danseurs, sonnaillles aux pieds, et fibres de bananiers en panaches sur la tête.



Après le spectacle des danses, à Nyanza, une vache et son veau ont été offerts au Roi : ils étaient présentés par le notable, âgé de plus de 80 ans à qui le Souverain décerna l'Ordre du Lion. A gauche, le Roi et le Mwami Charles Mutara qui porte une tunique de soie blanche et une cape bleue. La coiffure, qu'il tient dans la main, est ornée de plumes et rehaussée de perles.



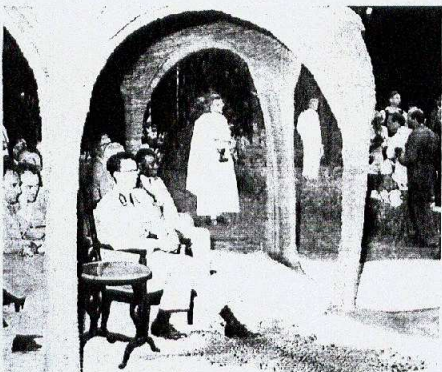
Emportés par l'enthousiasme et la curiosité, les indigènes transforment les arbres en tribunes... verticales et vertigineuses.



du en son. Au cours de son séjour à Astrida, dans le Ruanda, le Roi a longuement visité l'Institut vétérinaire où des étudiants indigènes lui ont présenté quelques expériences.



Le Roi, à Bukavu, est reçu par une religieuse, qui va conduire le Souverain dans le pensionnat Albert I^{er}, où l'attend la réception organisée par les élèves.

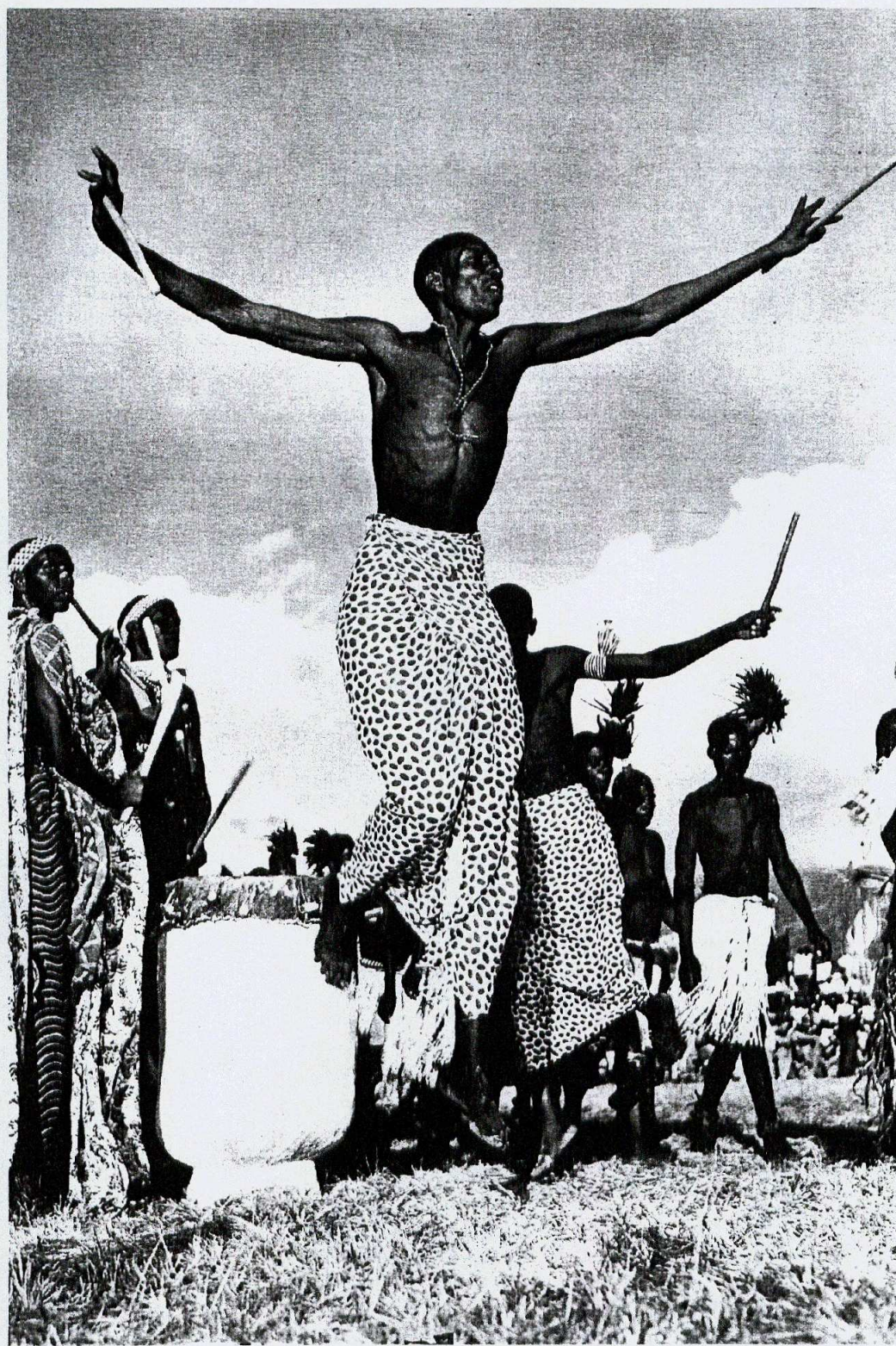


qui nage. Brève étape à Muramvya, sur une crête de 2.000 m. d'altitude où avait été dressé un trône très congolais. Au pied du fauteuil royal une peau de léopard avait été étendue.



A Nyanza, le Souverain épingle la Croix de chevalier de l'Ordre du Lion sur la poitrine de Kwabusisi, notable mututsi, âgé de plus de 80 ans.

LE RUANDA-URUNDI DANSE



Une taille de géant, une souplesse de léopard...

A Usumbura, chef-lieu du Ruanda-Urundi, le Roi a assisté aux côtés des deux Mwamis, à une fête folklorique organisée en son honneur. Celle-ci s'est déroulée sur une vaste plaine ourlée d'une foule joyeuse et enthousiaste. Au programme figuraient les fameux danseurs Batutsi ou Intore, géants de près de deux mètres qui s'intitulent « ceux qui ne peuvent être surpassés ».

Ce fut un spectacle éblouissant et frénétique. Emervillé, le Roi donna à plusieurs reprises le signal des applaudissements.

Nous empruntons à Albert Gille (1) la description de ces danses qui opposent les Intore aux Batwa, pygmoides du Ruanda, moins imposants d'aspect, mais tout aussi stupéfiants dans leurs exercices.

S OULIGNEE du battement sourd des tam-tams, s'élève une mélodie sauvage, étrangement nostalgique, où se reconnaissent vite le style et l'accent de l'âme bantoue. En un groupe point nombreux mais compact, dont chaque élément paraît s'agglutiner aux autres, — équipe humaine primitive, grégaire, à peine diversifiée, — s'avance, lente et pataudie, la troupe musicale des Barwa qui a le privilège d'accompagner certaines danses d'Intore.

Leur seul instrument, outre le tam-tam, est une corne de vache dans laquelle ils soufflent et ausent leurs chants en ton mineur, d'une harmonie obscure et troublante.

Têtes massives, mal détachées du tronc courtaud par le truchement d'un con trop bref, bras noueux, mains épaisses, visages en gros traits élémentaires, aux contours frustes comme taillés à la serpe, offrant un mélange d'expression brutale et naïve... Un long mututsi, leur patron — contrasté étonnant — les suit et les domine de sa silhouette élancée de haut épi, de son drapage majestueux, de son faciès hautainement indifférent, sommé de la coiffure suivante propre à la race, cimier en crêtes drues : les amasunzu.

Mais la troupe des Batwa s'est rangée sur le bord de l'esplanade de sol rouge, encadrée de chènes argentés et des sombres cyprès. Une douce lumière d'après-midi caresse les penchants verdoyants des collines proches, bariolées de cultures diverses, striées de chemins tortueux. A l'horizon, les sommets lointains déploient le chant bleu de leurs lignes, fond de décor d'une rare majesté, d'une intense poésie, qui prolonge la scène, lui prête de la grandeur.

Trente ou quarante Intores, danseurs batutsi du Ruanda, pages de race noble au service de quelque grand pasteur hanite, chargés de le divertir et de le glorifier, vont animer cette scène de leurs jeux éblouissants.

Ils sont longs et sveltes, selon les caractéristiques de la race. Les corps sont de moire fauve, fuseaux légers et souples.

La démarche a je ne sais quoi de leurré, comme d'un félin. Le buste est barré de deux bandes de perles mauves et roses, disposées en sautoir tandis qu'un collier de perles agrémenté de fibres blanches marque avec discrétion la finesse du cou. Une tunique élémentaire de peau effrangée, ou de tissu clair aux dessins colorés s'arrête au-dessus du genou. La jambe nerveuse porte une jarretière de grelots de fer qui scanderont trépidations et bondissements.

DEVANT LE ROI BAUDOUIIN

Une main porte la lance légère, insigne permanent du pasteur, maître du pays le mutusi, l'autre l'arc guerrier. La tête est auréolée d'une chevelure en filasse beige et floue de poils de colobus qui donne à l'expression du visage un accent de noblesse sauvage.

Tous ensemble et chacun, avec une surprenante unité, sensible dès l'abord, dans le geste et l'attitude, avec un style fait de grâce et d'impétuosité, ont commencé de mimer le combat, car la plupart de leurs danses sont de caractère guerrier.

Les voici s'arc-boutant au sol, prêts à lancer le fin javelot avec une légère torsion du tronc, cependant que la tête rejetée en arrière est comme prolongée par la souple coiffure qui la couronne et que le regard s'allume d'un ardent défi; les voici se riant

dans le saut même et va atteindre là-bas, derrière lui, un nouvel ennemi qui l'épiait à revers. Il fait à nouveau face, bombe le torse, jette un long cri triomphant.

Ainsi les figures se succèdent et s'enchaînent, sans rupture, sans hiatus, sans monotonie, toutes animées d'une furie magnifique qui va croissant, toujours contenue cependant dans la discipline harmonieuse de l'ensemble, dans la cadence impeccable, allègrement marquée par le tam-tam, les grelots, les martèlements rythmiques des pieds contre le sol. Les corps sudorants ondulent, ploient encore, se redressent en mesure et leur chair luisante varie ses nuances sourdes selon les mouvements qui la tendent, la distendent ou la plient.

Les visages — les visages surtout — presque frénétiques et pourtant rieurs, expriment une telle intensité de vie frémissante que

ici la mesure, combien sensible et prenante, de la danse ne vient altérer l'allure vive et libre des mouvements, indispensable pour créer l'illusion du réel, pour faire vrai.

Jamais non plus, la furia des exécutants ne déborde ce point d'équilibre au delà duquel il y aurait rupture de cette harmonie fuyante et fragile qui est le propre de l'expression d'art.

Deux Intores, premiers danseurs ou coryphées, se sont maintenant détachés du groupe et s'avancent rythmiquement vers l'avant-scène. L'un et l'autre, tout en poursuivant gestes et soubresauts, ploiements, contorsions, en parfait accord avec l'ensemble de la troupe, présentent cependant une sorte de jeu personnel qui n'est qu'une accentuation plus explicite de la danse du groupe. Ils vont et viennent, trépidant et se balançant, tantôt dressés de toute leur hauteur arrogante, tantôt ramassés sur eux-mêmes et presque accroupis pour rebondir avec la souplesse d'un félin.

Et tandis qu'ils s'exaltent de leur propre ivresse guerrière, ils proferent de longues phrases volubiles qui, parties d'un ton très élevé, voisin de la vocifération, se déroulent, se soutiennent longtemps comme un appel dans la montagne puis s'éteignent pour être bientôt reprises. On les sent chargées de paroles après, vengeuses, triomphantes. Elles proclament, en effet, la fierté de l'Intore de combattre pour son Mwami, le nombre d'ennemis déjà exterminés, la certitude orgueilleuse de vaincre. Et ces paroles d'injures et de gloire lancées à pleins poumons, ces phrases de colère et de triomphe que se prolongent et voudraient ne jamais s'achever, ces thèmes guerriers que le partenaire reprend et amplifie, dès que l'autre des deux protagonistes semble perdre souffle, elles ajoutent encore à l'expression vigoureuse du visage, du regard enfiévré, du rire sauvage, de la frénésie de la danse elle-même.

Derrière ces coryphées, cependant, les autres danseurs n'ont pas ralenti leurs évolutions.

Au contraire, ils semblent s'exalter davantage. Bondissements portant les genoux à hauteur des poitrines, oscillations des corps, déhanchements, tumulte au sol qui retentit sous les trépidations cadencées des pieds, hâletement sauvage du tam-tam qui s'exaspère... Toujours la tête est haute, rejetée vers l'arrière avec une expression dominante de fierté impérieuse et de défi, et tout à coup, tous ensemble, les Intores la tournent sur elle-même en un mouvement brusque de vrille qu'accentue la longue chevelure postiche : le visage disparaît presque; il n'y a plus qu'un buste tordu sur lui-même, comme décapité, que surmonte étrangement le temps d'un éclair, une touffe de filasse blonde qui s'agit follement... Et nos yeux et notre esprit, tenus sous le charme, restent longtemps engagés dans cette harmonie étonnamment vivante et frémissante.

Enchaînés au spectacle, ils vont de tel Intore qui semble jouer seul son rôle avec la spontanéité d'une riche improvisation à la grâce vibrante, balancée, unie, comme le mouvement d'un voilier léger sur la mer, de la troupe entière. Et de l'un à l'autre on passe sans effort, insensiblement, tant l'originalité de chacun des danseurs se fond dans l'harmonie de l'ensemble, créant ainsi une manifestation de vie splendide et unanime, comme par la magie d'une inspiration intérieure unique.

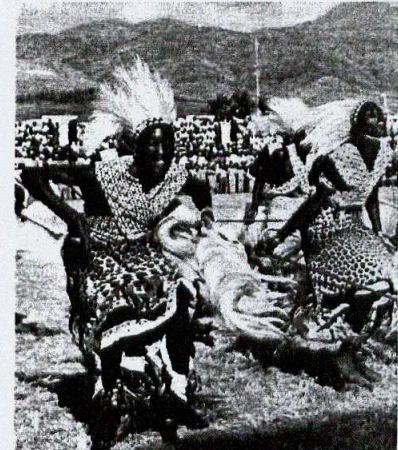
Albert GILLE.



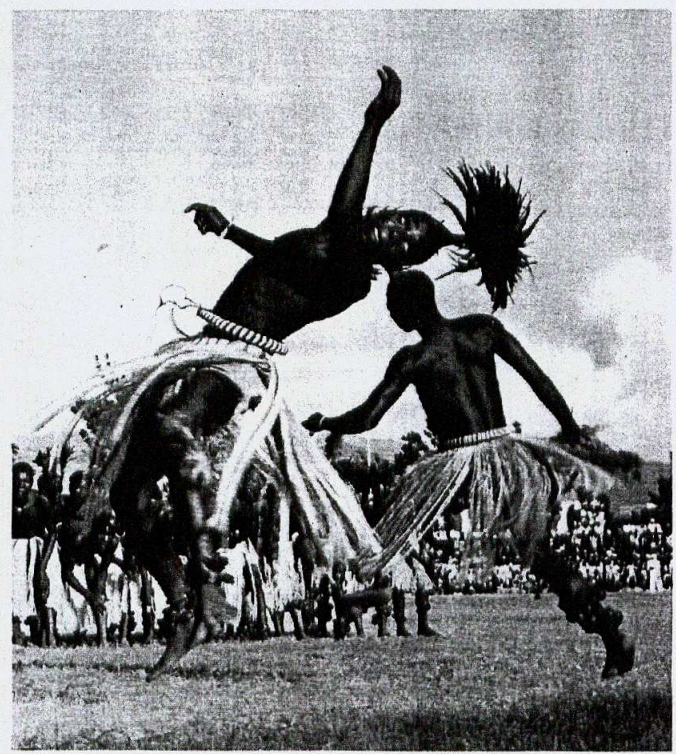
Le Mwami Charles Mutara Rudahigwa du Ruanda et le Mwami Mwambutsa de l'Urundi, le premier dans le costume traditionnel et portant la coiffure emplumée de son rang; le deuxième en uniforme européen. L'un et l'autre sont venus à la rencontre du Roi à Usumbura.



Colliers, boucles d'oreilles, robes multicolores : les femmes participent à la ferveur populaire.



Tous ensemble et chacun, avec une surprenante unité... ont commencé de mimer le combat.



...Un style fait de grâce et d'impétuosité.

en avant, d'un même déclin, frappant avec des cris impétueux l'ennemi imaginaire, puis reculant, puis bondissant à nouveau, tendant cette fois vers nous, d'un geste unanime d'offrande l'arc et la lance où les doigts fuselés se crispent; les voici se ployant, agitant leurs armes, battant le sol de leurs pieds suivant une mesure saccadée tout à coup suspendue, sitôt reprise.

Et les corps se plient, oscillent, se redressent, se cambrent, avancent, reculent et soudainement, bondissent, invraisemblablement semblant un instant, tant le saut fut long et léger, rester en suspens dans l'air mais ils retombent et le danseur se portant en avant, en un éclair oblique, frappe encore l'impudent ennemi, frappe, frappe...

Puis, nouveau saut que la taille de l'Intore allonge démesurément, mais d'un coup de rein prodigieux, voici qu'il se retourne

leur charme sauvage fait oublier parfois le jeu multiple et l'harmonie générale de la danse. Ils disent l'orgueil exacerbé de la race conquérante, la fierté hautaine du guerrier dont les hauts faits d'armes retentissent jusqu'au Mwami et dans la légende du pays, l'exaltation sanguinaire en terrasant un ennemi qu'on méprise, le triomphe enfin sur le vaincu qu'on piétine féroce. Le regard paraît enivré d'une folie étrangement brûlante, sous les longs cils soyeux (quelques libations d'hydromel ont, d'ailleurs, avant la danse amorcé cet enivrement), les ailes du nez palpitent de la fièvre du combat, la bouche ouverte découvrant la denture forte, avide de morsure, affirme une expression de joie cruelle.

Tout ceci dépasse le folklore, faut-il le dire? contient plus que le charme superficiel d'un jeu ou d'un amusement. Jamais

(1) Danseurs du Ruanda. — Edit. des Artistes.